



JOHANNE

SEYMOUR

EAUX

FORTES

KATE MCDUGALL

ENQUÊTE

EXPRESSION
NOIRE

JOHANNE
SEYMOUR
EAUX
FORTES

EAU-FORTE, n. f.

1. Acide nitrique étendu d'eau,
dont les graveurs se servent pour attaquer le cuivre,
là où le vernis a été enlevé par la pointe.
2. Genre de gravure utilisant ce procédé.

1

Il détailla froidement le corps de la femme, étendue à plat ventre sur le lit. À côté des lacérations fraîches, il y avait de vieilles brûlures de cigarette, les vestiges de quelques morsures et des marbrures là où l'acide, administré au compte-gouttes, avait rongé les chairs.

Il eut un soupir d'agacement.

Cela lui rappelait le petit ensemble de chimiste que son père lui avait donné, enfant. Sur le coup, il avait été emballé par le monde qui s'ouvrait à lui, mais il s'en était vite lassé.

Il actionna son chronomètre en même temps qu'il enfonçait la lame de rasoir dans les chairs de la femme. Il minuta la durée du hurlement...

Deux secondes.

Il n'avait pas vraiment besoin de calculer. Il connaissait déjà les résultats. Quatre secondes pour une cigarette. Quinze pour un os fracturé. Dix-neuf pour une goutte d'acide... Au-delà de ces chiffres, le sujet perdait généralement conscience, et il fallait le réanimer.

Il soupesa les risques à aller plus loin avec la femme, mais abandonna rapidement l'idée. Il devait mettre un frein à son impatience. Il lui tardait de reprendre ses

expériences ; toutefois l'exaltation qu'elles lui procuraient devrait attendre.

— Je veux arrêter..., gémit la femme.

Irrité par sa mollesse, il enfourcha son corps, souleva son bassin et la pénétra violemment. La femme lâcha un cri de douleur. Elle couinait comme une souris prise dans un piège. Cela le mit en colère. Il agrippa ses seins sans ménagement, pour mieux l'enfoncer, et continua de la marteler sans se préoccuper de ses plaintes. De toute façon, il n'était déjà plus dans la chambre avec elle. Il était de nouveau dans son studio, et le film qu'il se jouait dans sa tête était mille fois supérieur à la prestation de sa compagne.

D'ailleurs, cette femme n'avait jamais été qu'un réceptacle pour sa semence.

Son plaisir résidait ailleurs.

2

Il n'avait pas survécu à son calvaire. Malgré les bons soins des médecins du Centre hospitalier universitaire de Sherbrooke, quinze mois plus tard, le sergent à la retraite Jack Timmins succombait à ses blessures.

Aucune des mutilations dont il avait été victime n'avait été la cause directe de sa mort. Timmins n'avait tout simplement pas survécu aux traumatismes conjugués de son enlèvement et des séances de torture subies. Il ne s'était jamais réveillé du coma artificiel dans lequel on l'avait plongé à son arrivée à l'hôpital.

La femme de Timmins pleurait amèrement sa mort. Quarante ans de vie commune n'avaient pas réussi à entacher l'amour qui les unissait. Mais autant Éliisa pleurait le décès de son mari, autant elle en était soulagée. Son Jack n'aurait jamais pu vivre dans l'état auquel l'agresseur l'avait réduit. Il n'aurait jamais accepté d'être privé de ses yeux, de sa langue ni de ses mains.

Le lieutenant Kate McDougall gara sa voiture près des grilles du cimetière baptiste où avait lieu la cérémonie. L'ossuaire était juché sur une colline à la sortie du village de Perkins, et Kate dut gravir une pente boueuse pour aller rejoindre les rangs de ses collègues de la Sûreté du

Québec. Éliisa Timmins avait insisté pour que le cérémonial soit réduit au minimum. « Jack sera enterré comme il a vécu... avec simplicité », avait-elle dit. Elle avait toutefois fait entourer la fosse de lavande séchée. Celle-là même que son Jack cultivait avec amour et passion depuis qu'il avait pris sa retraite. L'air embaumait la lavande humide. On se serait cru en Provence, n'eussent été la pluie fine et le froid qui glaçait les os. Novembre mérite son appellation de mois des morts, songea Kate en se faufilant parmi les siens.

Le pasteur Peter Foster toussota puis s'adressa aux participants à demi camouflés sous des parapluies.

— Mes frères et sœurs...

Kate l'écouta énumérer les mérites de Timmins, puis les sermonner sur la nécessité, en ces instants de malheur, de croire aux desseins de Dieu. « Il a un plan, disait-il, même s'il demeure incompréhensible pour nous, pauvres pécheurs. Dieu... » Kate choisit ce moment pour laisser son esprit dériver vers les événements qui les avaient conduits jusqu'ici.

Du mois de mai au mois d'août 2009, des agressions violentes avaient été perpétrées contre des agents de la SQ. L'agresseur, qui laissait des esquisses au fusain sur les lieux des crimes, avait été surnommé l'Artiste. Après une enquête complexe, l'escouade dirigée par Kate avait découvert que les attaques étaient l'œuvre d'un certain Simon Stein. Un cerveau dérangé qui s'était vraisemblablement servi de certains membres de son organisation néo-nazie pour assouvir une vengeance personnelle contre l'inspecteur Paul Trudel. Au bout du compte, Kate et son équipe avaient sauvé ce dernier d'une mort certaine, mais ils n'avaient pas réussi à mettre la main sur Stein. Tout les portait maintenant à croire que l'homme avait vécu sous une nouvelle identité dès sa sortie de l'hôpital psychiatrique, où il avait été incarcéré vingt ans plus tôt.

Le regard de Kate se posa sur Paul Trudel.

Elle était heureuse de voir que le centre de réadaptation de Perkins lui avait procuré l'aide nécessaire pour assister à l'enterrement. Elle espérait que cet événement serait le déclencheur qui l'aiderait à recouvrer la mémoire, car Trudel souffrait d'amnésie depuis son séjour fatidique dans le « studio » de l'Artiste.

L'inspecteur chef des quatre divisions de l'Escouade des crimes violents (ECV) avait quand même fait certains progrès depuis son sauvetage. Il s'était remis de ses multiples fractures et pouvait maintenant marcher à l'aide de béquilles, même si c'était en fauteuil roulant qu'il assistait aujourd'hui aux funérailles. Là où le bât blessait, c'était psychologiquement. Trudel n'avait pas récupéré un seul souvenir, et sa vie entière, jusqu'à son réveil à l'hôpital, demeurait un gouffre. Un vide abyssal que, chaque jour, il désespérait de combler.

On avait essayé de stimuler sa mémoire, mais rien n'y faisait. Noms, dates, lieux, visages... Tout lui demeurait étranger. Il vivait dans le noir, et plus les mois passaient, plus l'angoisse l'étreignait.

Kate alla discrètement le rejoindre.

— Bonjour...

— Bonjour, Kate.

Depuis le jour où il avait eu la surprise de découvrir cette étrangère à son chevet, Paul avait appris son nom et la nature de leur relation passée.

— On t'a dit que, lorsque vous étiez plus jeunes, Timmins et toi étiez coéquipiers ?

Trudel hocha la tête.

— C'était ton mentor...

Kate pointa du doigt une petite bonne femme postée près du cercueil.

— C'est Éliisa, sa femme. Vous étiez très proches.

Trudel la détailla pendant un long moment. Il ne se souvenait pas plus d'elle que de Kate à ses côtés. Il soupira lourdement.

— Il faut être patient... Ça va revenir, dit-elle en lui pressant affectueusement le bras.

Trudel réagit à son contact. Pas comme à un geste d'affection bienvenu, mais comme à une intrusion dans son espace personnel. Kate retira aussitôt sa main.

— Désolé..., dit Trudel.

Il ne voulait pas blesser cette femme qui lui prodiguait autant d'affection.

— Il paraît que c'est normal que je réagisse ainsi.

Kate esquissa un sourire qui se voulait rassurant, mais la réaction de Trudel l'avait ébranlée. Il ne parvenait pas à entrer en relation avec elle dans le présent. Elle demeurerait une étrangère venue du passé pour le hanter.

Le pasteur avait terminé son sermon. Élisabeth Timmins déposa une gerbe de lavande sur le cercueil, puis le corps fut mis en terre.

— Lieutenant McDougall ?

C'était le préposé du centre de réadaptation.

— Je dois ramener l'inspecteur. C'est l'heure du changement de quart...

Kate hocha la tête puis s'adressa à Paul.

— Élisabeth peut-elle passer te voir ? Ça te plairait ?

À la mention de la fille de Kate, le visage de Trudel s'éclaira.

— Oui, oui... Dis-lui que je l'attends...

Puis, il indiqua au préposé qu'il était prêt à partir.

Kate les regarda s'éloigner et songea que sa fille était une véritable bénédiction pour Paul. Elle est l'unique personne, conclut-elle, avec laquelle il réussit à se créer un présent qui ne craint pas l'absence du passé.

Kate soupira.

— Il y a un problème? demanda le sergent Labonté, qui, avec les sergents Jolicoeur et Dawson, s'était approché d'elle.

Kate accompagna Paul du regard encore quelques instants, puis elle demanda tristement :

— Combien de temps encore croyez-vous que nous pourrions protéger Trudel? Ça fait déjà quinze mois...

Les trois hommes haussèrent les épaules presque simultanément, incapables de lui répondre. Comme elle, ils s'inquiétaient pour leur collègue. La SQ ne pouvant assumer l'entièreté des frais de surveillance, ils s'étaient relayés à tour de rôle, mais la situation ne pouvait plus durer. Les troupes étaient épuisées. Tôt ou tard, il faudrait qu'ils retournent à leur vie normale.

Kate vit Paul au loin qui s'engouffrait péniblement dans la camionnette du centre. Elle frissonna. Maintenant que l'Artiste avait un mort sur la conscience, qu'est-ce qui le retiendrait de réduire Trudel au silence? Car, comme elle, Simon Stein devait croire que parmi les informations verrouillées dans le cerveau de l'inspecteur se trouvait sa nouvelle identité.



Un an plus tard, l'Escouade des crimes violents se remet difficilement des séquelles laissées par le passage de l'Artiste. Quand on confie l'affaire d'un cadavre momifié au lieutenant McDougall, Kate se retrouve devant une évidence : sa récente sobriété, l'évolution de sa relation avec Sylvio et ses incapacités de mère affectent son habileté à résoudre le dossier. Surtout lorsque l'enquête les mène à l'organisation d'extrême droite liée à l'Artiste et que sa fille, un beau matin, manque à l'appel...

Eaux fortes est le cinquième volet des enquêtes McDougall.

En 2005, avec *Le Cri du cerf*, son premier roman, Johanne Seymour conquiert les lecteurs. Kate McDougall, son héroïne, émeut par sa volonté acharnée à trouver le bonheur... et les coupables !

Les titres de l'auteure ont été finalistes au Prix de la relève et au Grand Prix Archambault, au prix Saint-Pacôme et au prix Arthur-Ellis. Une adaptation télévisée du *Cri du cerf* est en cours.

